

Sacha Tolstoï

Comme un poisson dans l'eau



Mémoires
(1938-2015)

Sacha Tolstoï

Comme un poisson dans l'eau

© Sacha Tolstoï, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7203-9

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chaque oubli creuse un trou pour un volcan futur

Nicolas Raïewsky

Jeudi 19 mai 1938. Hormis quelques faits divers, les journaux ne signalent rien d'intéressant, ce matin-là, à Paris. À l'étranger, les bruits de bottes polonaises à la frontière tchécoslovaque, la poursuite de la guerre des Nippons en Chine du nord et un bref communiqué sur l'assaut victorieux des nationalistes espagnols dans le massif du Teruel ne sont pas vraiment de nature à troubler la vie d'un jeune couple installé de fraîche date avenue de Versailles, à Paris : leur esprit est tout entier occupé par une double naissance à venir.

L'accouchement s'annonce laborieux, le premier des jumeaux refuse de naître. Derrière lui, un petit diable trépigne et réclame avec fureur le droit à la vie. Il faut employer les forceps, déboîter l'épaule du récalcitrant pour livrer passage au second, tandis que le père, malade d'anxiété, s'écroule sans connaissance aux pieds de l'accoucheur. Mais comme dans toutes les belles histoires tout finit par s'arranger et les parents, ainsi que les deux bébés qui pèsent plus de trois kilos chacun, s'endorment, ce soir-là, dans la sérénité retrouvée. Ainsi suis-je né, en dépit de la mauvaise volonté de mon frère, par une belle journée de printemps, sous le signe du Taureau...

1

Petit-fils de l'écrivain Léon Tolstoï, mon père Serge a huit ans en 1919 quand, sous la menace des bolcheviques, sa famille doit précipitamment plier bagage et quitter la Russie. Elle choisit de venir en France, terre d'accueil par tradition. Comme tous les aristocrates de l'époque, mon grand-père n'est pas préparé à exercer un métier. Il doit recourir à ses talents naturels pour nourrir sa famille : compositeur de musique, c'est un excellent joueur de guitare. Après s'être installé à Clamart, dans la banlieue parisienne, il envoie le jeune Serge dans un pensionnat auvergnat spécialisé dans l'accueil de jeunes émigrés de son origine. À la fin de sa scolarité, ce dernier revient à Paris. Il entreprend alors des études de médecine, tout en s'employant à de menus travaux pour gagner son argent de poche.

Ainsi donc, le descendant d'un des plus grands écrivains de l'humanité et aussi de l'un des plus publiés – ses œuvres ont été éditées à près d'un milliard d'exemplaires – fut contraint de vivre dans une précarité relative. En effet, Léon Tolstoï qui a toujours prêché qu'il fallait gagner son pain à la sueur de son front avait tout bonnement déshérité sa famille en léguant ses droits d'auteur à l'humanité.

En 1917, quand la révolution éclate, nombreux sont ceux qui tentent de se sauver à l'Ouest. Le rouble a perdu toute sa valeur (une baguette de pain coûte un million), seuls les bijoux et l'or constituent une monnaie d'échange. À ce moment-là, on ramasse ce que l'on peut, l'essentiel étant de sauver sa vie. Le tsar et toute sa famille sont massacrés à Iekaterinbourg et les « Rouges » ont vaincu l'Armée « blanche ». Les bolcheviques, sous la direction de Lénine, ont pris le pouvoir et instauré la terreur. Seuls les aristocrates, les bourgeois et les militaires, disposant de quelques moyens, sont en mesure de s'échapper.

De noblesse terrienne, les comtes Tolstoï possédaient en Russie une immense fortune : hors du pays, ils n'ont plus rien. Dans le sauve-qui-peut général, tous n'ont pas (ou) voulu s'enfuir. Une minorité demeure sur place, y compris la propre épouse de l'écrivain qui finit sa vie dans les années vingt, sans être inquiétée. Le nom Tolstoï était si prestigieux que même les révolutionnaires les plus fanatiques n'osaient s'attaquer à son mythe.

La plupart des enfants de l'écrivain émigrent en Europe et aux États Unis. Aujourd'hui, leur descendance est établie dans vingt pays différents, dont la

Russie, les États Unis, la Suède, la France et l'Italie...

Ma mère appartenait à une famille russe de bonne lignée, sans détenir pour autant de titre de noblesse. La première femme de son père, Anna, dame de compagnie auprès de la tsarine, était selon l'écrivain Henri Troyat « bêtasse, rondouillarde et exaltée ». Chassée du domicile conjugal par mon grand-père dont elle disait pour se venger qu'il était « alcoolique, instable et impuissant », elle joua un rôle néfaste en favorisant l'introduction à la cour du fameux Raspoutine qui prétendait guérir le jeune tsarévitch de son hémophilie chronique. Une fois son mariage annulé par le saint Synode pour cause de « non consommation », mon grand-père, l'officier de marine Alexandre Wyruboff, épousa en secondes noces Marie Kirief. En dépit de sa supposée « impuissance », il eut tout de même le temps de lui faire trois filles (Mania, Irène, Olga), avant de disparaître en 1919, victime du typhus.

Olga, ma mère, était la cadette. Elle devait avoir deux ou trois ans lorsque la décision fut prise par le frère de son père, l'oncle Vassia, de mettre sa famille à l'abri des bolcheviques. La tâche de celui-ci était double : émigrer, et trouver un nouveau mari pour sa belle-sœur Marie. Il choisit Nice où les bonnes familles russes avaient l'habitude de séjourner en hiver.

Marie était belle et distinguée, et les fillettes très mignonnes. Rapidement, une occasion se présenta en la personne d'un homme élégant et racé. Georges Bemberg était argentin, issu d'une famille d'origine allemande, émigrée en Amérique du sud au 19ème siècle, et ayant fait fortune dans l'import-export. Cette rencontre se fit dans des conditions on ne peut plus romanesques. Désargentée, ayant tout juste de quoi payer son loyer, Marie n'avait pas les moyens de pourvoir au salaire de ses domestiques. Aussi, ceux-ci cherchaient-ils à s'employer ailleurs, tout en demeurant sous le toit de leur patronne. Pour autant, tous les exilés n'avaient pas perdu leur fortune. Parmi eux, le prince Youssoupoff, le meurtrier légendaire de Raspoutine. Vivant à Paris dans un hôtel particulier, il offrait de grands dîners à la société élégante de la capitale. Cependant, le prince avait ses petites manies, il ne voulait être servi que par du personnel russe, des gens recrutés ponctuellement auprès de ses connaissances. Ainsi, une ou deux fois par mois, les domestiques de Marie prirent l'habitude de se rendre à Paris par le train pour satisfaire la lubie de l'aristocrate.

Un soir, l'une d'elles entendit dire qu'un des invités disposait du don rare de soulager les maux que la médecine traditionnelle était impuissante à guérir. Or, ma grand-mère souffrait de tuberculose, la pénicilline n'avait pas encore été inventée, et sa santé périclitait.

À la fin du dîner, Caroline (c'était le nom de la domestique) se précipita aux pieds du monsieur, le suppliant de venir assister sa patronne. En bon gentleman, celui-ci se rendit aussitôt à Nice. À la vue de la « grande dame », il succomba à ses charmes et la demanda en mariage. Ils s'installèrent alors à Lausanne en Suisse sur les hauteurs de la ville, dans une propriété plantée de marronniers, appelée « La Sauvagère ». Ils y vécurent quelque temps, avant que le « pauvre Georges », comme l'appelait sa sœur Rosita, ne sombra dans la folie et ne mit le feu au manoir.

Ma grand-mère, dont la santé était de plus en plus vacillante, s'éteignit en 1936. Ma mère avait alors 20 ans. Sa sœur aînée Mania venait de se marier avec le jeune prince russe Constantin Gortchacow, et avait émigré en Uruguay. Restaient Irène et Olga, dont la situation matrimoniale devait être réglée au plus vite. Ce fut évidemment à l'oncle Vassia qu'incomba cette tâche.

Parmi les partis en présence, il remarqua un jeune homme, diplômé de médecine et portant un nom célèbre. De par son âge, il convenait davantage à Irène. Dès lors, l'oncle se mit en devoir d'arranger leur mariage. Mais ses plans échouèrent, car le jeune homme (mon père) tomba amoureux de la jeune Olga (ma mère).

Le mariage fut célébré en grande pompe à Paris dans la cathédrale orthodoxe de la rue Daru. Après mon frère Michel et moi, naquit un an plus tard notre sœur Marie, surnommée Mimi.

2

Ma petite enfance se déroula sans drames particuliers, bien que très vite privée de la présence de mon père, parti au Maroc s'occuper d'un service à l'hôpital de Meknès. C'était la guerre, il lui fallait bien servir le pays d'une manière ou d'une autre. Auparavant, il y eut l'exode, la débâcle sur les routes en direction du sud-ouest, puis du Maroc près de Rabat, où mon grand-père paternel Michel mourut quelques années plus tard. De retour à Paris en pleine occupation allemande, ma mère qui possédait la citoyenneté helvétique nous emmena en Suisse, près de Leysin dans les montagnes du Valais, avec Tatiana Dimitrieff, notre gouvernante russe.

Entrée au service de la famille à l'âge de 19 ans, « Niania » allait y demeurer jusqu'à la fin de sa vie, comme le veut la tradition chez les Russes. Douce, bonne, d'une abnégation totale, elle remplaçait notre grand-mère maternelle que nous n'avions pas connue. Ne buvant que du thé, disposant d'une santé de fer, elle était dotée, comme tous les gens de la campagne, d'un remarquable bon sens. Avec elle, nous apprîmes le russe, pratiquement notre langue maternelle. Chez les slaves, question langue, c'est tout ou rien : ils en parlent plusieurs ou pas du tout. Niania, elle, ne savait que le russe. Petite, toute en rondeurs, elle était râblée et possédait des os solides.

Un jour, alors que nous n'arrêtions pas de nous disputer, elle prit son chapeau, et fit mine de s'en aller. Nous nous tenions tous les trois devant la porte, quelque peu inquiets par ce départ simulé, lorsque, subitement, la terre se mit à trembler, faisant osciller dangereusement sur nos têtes une lourde armoire suisse. Niania jeta alors son chapeau et s'arc-bouta de toutes ses forces contre le gros meuble pour l'empêcher de tomber. Sans doute, nous sauva-t-elle la vie ce jour-là : j'avais alors cinq ans ! Véritable pilier de la famille, Niania était une sorte de petit Goliath tendre qui nous protégeait contre vents et marées. Toujours présente quand on avait besoin d'elle, elle nous dispensait soins et affection. Réactionnaire, plus conservatrice que quiconque, elle était à cheval sur l'éducation : pas question de mettre les coudes sur la table, d'avoir les ongles sales ou la cravate défaits ! Cuisinière merveilleuse, elle connaissait les bonnes recettes pour fabriquer les boulettes de viande russes et les « pelmenis », sortes de raviolis, accommodés d'une crème aigre douce. À Pâques, elle préparait le fameux gâteau « koulitch » et le délicieux fromage blanc sucré « paskha ». Toute

entière dévouée à notre famille, elle ne s'est jamais mariée. Bien que gagnant peu d'argent, elle avait toujours un petit billet de banque ou une friandise à offrir. Toujours, elle prenait le parti du plus défavorisé. C'était, à mes yeux, une sainte ! Avec l'âge, elle prit l'habitude de dodeliner de la tête, un peu comme ces toutous en peluche couchés sur la lunette arrière des voitures. Lorsqu'elle mourut de vieillesse à l'âge de 98 ans, elle emporta avec elle une partie de l'âme russe de la famille...

Dans le Valais, les bruits de la guerre qui faisait rage en Europe ne parvenaient pas à troubler notre paisible existence. Surtout l'été, avec la cueillette des noisettes, l'herbe tranchée à la faux, les foins chargés à la fourche dans les carrioles tirées par des chevaux, la grimpette sur les arbres, et les premières et timides sensations sexuelles sous une tente de fortune dressée au milieu du pré.

Notre chalet appartenait à Roger Monod, dont le passe-temps était la fabrication de fusils dans un atelier qui sentait bon le vieux bois et la sciure. Parmi les nombreux outils de sa collection, j'étais fasciné par le rabot. Je rêvais de posséder une arbalète comme Guillaume Tell. Je ne savais évidemment pas que ma mère avait interdit à Roger de me la fabriquer, et je continuais inlassablement à la lui réclamer. Prenant mon mal en patience, je me confectionnais un arc et des flèches avec les branches d'un noisetier. Retrouvant souvent Roger dans son atelier pour regarder dans sa longue vue braquée sur la montagne d'en face les chamois qui brouaient les pâturages, je ne souhaitais alors qu'une chose : partir les chasser avec lui !

Un jour, après le marché, alors que nous remontions la côte, je remarquai une vipère logée dans un petit muret de pierres sur le bord de la route. Avec la pointe de son parapluie, Niania lui arracha la tête. Très excité par cette première rencontre, je me fis raconter combien la vipère était méchante et capable de donner la mort. Le lendemain, intrigué, j'y retournai. La vipère était de nouveau là, ressuscitée, dardant sa langue fourchue dans ma direction. Je m'enfuis, effrayé, convaincu que les serpents étaient immortels...

Tandis que s'égrenaient ces jours tranquilles, Hitler avait envahi l'Europe, la bataille d'Angleterre était terminée, et le siège de Stalingrad sur le point de commencer. Nous ne savions évidemment rien de tout cela, depuis notre retraite montagnarde, bientôt relayée par la vie à Lausanne, où débuta notre scolarité à l'école maternelle de Montolivet.

Mon père était toujours absent, et je dois dire qu'à mon âge je ne m'en souciais guère. Cependant, j'ignorais que, loin de sa famille, depuis l'hôpital marocain où il exerçait, il se morfondait d'amour pour ma mère qui l'avait peu à